LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Louis PERRAUDIN

Chronique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1925, tome 24, p. 171-173

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Chronique

Lecteurs et lectrices, vous m'accorderez que c'est tout de même ennuyeux, alors que tous mes condisciples se réjouissent de l'hiver venu ; que les chanoines eux-mêmes — oh ! pas tous, certains feraient de trop grosses chutes — s'élancent sur la piste glacée ; que des petits les suivent se cramponnant à leur soutane comme aux jupes maternelles, vous m'accorderez que c'est tout de même ennuyeux pour un jeune au sang chaud, aux muscles qui veulent se détendre, au cœur qui veut s'égayer, de s'enfermer en chambre pour pondre une chronique et de n'entendre qu'à travers la vitre les cris rieurs des camarades, regardant tomber pêle-mêle deux petits et deux grands dessus quatre chanoines.

Mais comme tout le monde est gai, le premier jour qu'une neige épaisse couvre blanchement toutes les choses ! Ça me rappelle, cet entrain que j'écoute, les premiers dimanches d'hiver, pas encore trop froids, dans mon village : entre le Cotterg et Villette, il y avait tout plein de monde ; toute la jeunesse et toute l'enfance se lugeait bruyamment, sifflant, chantant, riant et houspillant ; cornant des « attention », jetant des boules de neige et des « adieux, chérie », avec l'entrain le plus sonore.

J'aime l'hiver tout blanc, plus encore que l'été doré...

Le 12 novembre. — Flingot à l'épaule ou mousqueton en bandoulière, serrés dans des vareuses serrées par un ceinturon, sur la route blanche, à travers la neige, nos cadets vont joyeux et fiers. Je les vois venir là-bas, noir peloton sur la route blanche... Ils avaient vraiment l'air de guerriers antiques, surtout avec leur fusil. Braves ils sont et ils marchent droits ; ils marchent droits et pleins d'entrain malgré le temps. O jeunes pioupious au regard flamboyant du prussien, ô jeunesse chevaleresque, espoir de la Patrie, ô nobles courages que n'effrayent point les combats futurs, vous m'avez fait penser à l'armée de Napoléon, à l'armée de Russie qui dans l'hiver combattait encore... Comme ces grenadiers aux moustaches gelées, à la barbe en glaçons, vous êtes valeureux et vaillants ; et certes, les cibles de Vérollez sur lesquelles vous allez tirer vos premières balles, se verront transpercées et criblées comme rarement.

Les 17, 18 et 19 novembre. — C'est la retraite. Pour mieux écouter, on se tait. Et l'on écoute ce que le bon Dieu vous dit. On prie mieux ; on pense davantage aux choses sérieuses et importantes ; on regarde plus loin que les années de collège. On prend la résolution d'être toujours avec Dieu où il veut. On se munit de bonne volonté pour toute l'année et pour plus tard encore. Et on se sent tous plus amis, plus étroitement liés par la même charité. — Il paraît que le prédicateur, le P. P. Lebbe, que nous avons écouté avec tant d'intérêt et de piété et que nous remercions pour son dévouement si apostolique, a été content de nous... Le bon Dieu dans ce cas doit l'être aussi.

Le 22 novembre. — Sainte Cécile, la sainte toute jeune qui, dans les peintures est au clavecin ou pince la corde du violon. — Nous la fêtons au collège par une soirée des chanteurs, des fanfarons et de l'orchestre. On y mange des châtaignes et l'on y boit le vin qui enchante. Et la joie est harmonieuse... et augmente en une progression géométrique dont le n^{me} terme sonne si formidablement que M. le directeur doit lever la séance. Et le soir on va vider chez Quenet la bouteille que l'économiste du jour, c'est-à-dire le président de la fanfare, a escamotée sous son manteau...

Le 25 novembre. — Sainte Catherine, la sainte qui remit en place tout un aréopage de philosophes païens et qui, pour cela, est la patronne des philosophes. Le matin, grand'messe pour le lycée. L'après-midi, direction Troistorrents sous le commandement de MM. Michelet et Quarrenoud. — De cette promenade, j'ai surtout aimé la rentrée nocturne de Troistorrents à Monthey ; la lune au ciel, roulant dans les nuages jaunis, éclairant la blancheur des prés et le gris saupoudré des forêts. Gabriel lui-même se sentait poète. O Gabriel, en ce soir-là, j'ai entrevu ton cœur ; comme il était frémissant devant la belle nature et comme les feux de Villars et de Leysin le gonflaient d'attendrissement...

Le 26 novembre. — Je manquerais à mon devoir d'informateur, si je ne signalais un grand courant d'idées qui se manifeste en ces temps au collège. Je veux parler de cette ferveur contagieuse pour la cause capétienne. O Gamacchio, que n'es-tu encore là, pour que nous t'élisions notre Maurras !... Toi qui fus ici, le premier protagoniste de ces doctrines qui maintenant y fleurissent comme les

frondaisons au printemps... Et toi, Paul le Taciturne, dont le front reflétait la méditation propre aux chefs et le calme des hommes d'ordre, qui ne laissent pas leurs pantalons se promener sous leur lit ; ô Paul, où es-tu donc ? où est notre Daudet ? — Malgré l'absence de ces deux hommes, certes, superéminents, le parti n'est pas sans chef ; et M. Imhof, le leader républicain, trouve à qui s'adresser en la personne du vicomte de Léchelles, qui soutient avec acharnement la noble cause de ses pères.

Le 27 novembre. — Quels sont ces deux militaires habillés en civil qui s'avancent là-bas ? C'est le caporal Putallaz et l'appointé Perraudin qui reviennent des deuxièmes tirs des cadets. Les pauvres diables ont le vent et la neige en pleine figure, de sorte que leur face ruisselle et que leur nez distille comme celui du vieil Olivier...

Le 29 novembre. — Je me rendais chez Olivier ; j'y trouvais Antoine, une bouteille en mains. « Qu'est-ce que tu as là ? — De la goutte, parbleu ! est-ce que ça se demande ? (!) — De la goutte ! — Mais oui, goûte donc... » Je flaire : « Ouah ! ça ne sent pas la goutte ! Mais j'ai le rhume... » Je goûte précautionneusement : « Ouais ! » Mon Antoine, ce gremlin, se tord les côtes : « Ah ! ah ! c'est de l'eau bénite... »

Et dire qu'il eut encore l'arrogance de soutenir m'avoir engorgé ça pour me purifier. C'est ou bien un scrupuleux superstitieux ou bien un impie satanique. Prions pour lui, mes frères...

Le 30 novembre. — Qui veut de la poésie ? Les cœurs tendres. Cœurs tendres, ouvrez vos oreilles. Je voudrais vous dire l'hiver immaculé, la neige qui tombe et les prés couverts. Je voudrais vous dire les nuits toutes grises, sous le ciel tout bas, brumeux et neigeux ; les nuits de l'hiver dans les champs tout morts, où l'on est perdu, où l'on est tout seul dans l'espace immense. Je voudrais vous dire le roc enfariné comme le moulin du meunier. Et je voudrais dire les douces soirées où s'ouvrent les âmes, où la joie s'épanche des jeunes au cœur fleurissant et des vieux dont le cœur vieillit...

— J'avais écrit ceci hier au soir ; l'inspiration s'est enfuie dans la nuit... Que les cœurs tendres cherchent donc ailleurs ; ce ne sont pas du reste des choses si rares.

Louis PERRAUDIN, Phys